

Née à Neuchâtel le 28 septembre 1861, fille de Alfred de Chambrier et de Sophie de Sandol-Roy, Alice de Chambrier appartient à une famille qui a joué un rôle important dans nos affaires publiques et qui occupe une place dans notre littérature neuchâteloise. Je ménagerai la modestie des vivants ; mais ils me permettront de rappeler le nom d'un de nos historiens les plus distingués, Frédéric de Chambrier, l'auteur de l'Histoire de Neuchâtel et Valangin. Cet homme d'État, qui a rendu de précieux services à son pays, eut-il pour la poésie un penchant auquel son activité politique ne lui permit pas de donner cours ? Je ne sais, mais je sais que la page de son livre dans laquelle il trace le portrait du vigneron neuchâtelois est d'une poésie large et sereine, et d'une beauté vraiment classique.

Alice de Chambrier n'avait pas un an lorsqu'elle perdit sa mère. Elle fut élevée à Neuchâtel ; enfant d'une vivacité extrême, son caractère réclamait moins de sévérité que de douceur. Le sentiment du devoir et le désir de faire plaisir aux siens étaient chez elle si profonds, qu'elle pouvait être laissée complètement à elle-même pour l'accomplissement de ses tâches d'école.

Toute sa vie s'est écoulée à Neuchâtel, sauf un séjour de dix-huit mois à Darmstadt (1876-1877) ; elle avait elle-même témoigné le désir de passer quelque

temps à l'étranger et d'apprendre la langue allemande : elle l'apprit si rapidement qu'elle écrivit bientôt une saynète allégorique en vers allemands destinée à être jouée par ses camarades de pension et que j'ai retrouvée parmi ses plus anciens brouillons. Au retour de Darmstadt, l'enfant pétulante était devenue une jeune fille qui, sous son calme apparent et sa rare égalité d'humeur, cachait un cœur bouillant, une sensibilité extraordinaire et un besoin d'affection dont elle réservait pour son entourage les explosions et les manifestations passionnées.

Ses premières poésies furent écrites vers l'âge de dix-sept ans. Élève de l'École supérieure des jeunes demoiselles, elle s'était acquis par ses compositions une petite célébrité de collège ; son poème d'*Atlantide*, où elle conte l'antique légende du continent autrefois disparu sous les flots, fit sensation alors dans le cercle des camarades et des maîtres, et fut lu, sans nom d'auteur, il est vrai, par Mme Ernst dans une de ses séances de déclamation.

Ceux qui la voyaient de près avaient compris dès ce moment qu'il y avait, chez cette jeune fille, non pas un simple caprice, mais une vocation qu'il ne fallait point contrarier ; et le jour où elle fut autorisée par son père à se livrer à ses goûts

littéraires, elle s'écria qu'il n'y avait plus un seul point noir dans son existence si heureuse.

Diverses personnes ont exercé sur son développement une action dont la reconnaissance nous oblige à dire ici quelques mots.

C'est ainsi que Mme Berton, née Samson (la fille de l'illustre tragédien), qui l'avait vue en Suisse, s'intéressa à cette jeune fille si vaillamment éprise de poésie et lui adressa de franches et très judicieuses critiques sur un de ses drames en vers. Elle profita beaucoup aussi des conseils pleins de bienveillance de M. Ernest Naville, auquel elle aimait à soumettre ses poésies.

Enfin, les représentations des chefs-d'œuvre classiques données à Neuchâtel par Mme Agar firent sur elle une impression profonde et déterminèrent l'essor de son talent. Elle entra en relations suivies avec cette éminente tragédienne ; elle éprouvait pour elle une admiration et une affection presque enfantines, auxquelles Mme Agar répondait par des directions très sages et des conseils vraiment maternels.

Il est certain que le jour où la jeune fille entendit Mme Agar dans les grands rôles d'Hermione et de Phèdre, a marqué dans sa vie. Ce fut pour elle cette heure décisive qui dénoue

quelque chose dans l'âme de l'artiste. Il y a ainsi, pour les esprits jeunes et primesautiers, des commotions imprévues et soudaines, qui sont comme la brusque obtention d'un bien convoité d'instinct sans le connaître, qui déchirent le voile et qui donnent accès à la terre promise et vaguement rêvée.

Dès lors se succèdent rapidement les compositions de tout genre, comédies de société, drames, nouvelles, poésies. Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne convient aux lauriers remportés dans de nombreux concours ouverts aujourd'hui aux jeunes gens que dévore la passion des vers ; mais je tiens à noter ici ces petits succès d'un talent qui, avec le temps, eût pu aspirer à de plus sérieuses récompenses : ils ont été pour elle ce que Vauvenargues appelle « les premiers regards de la gloire ». Elle n'en devait pas connaître d'autres.

Une première médaille obtenue en 1880 à Royan, au concours de l'Académie des Muses Santones, pour une pièce intitulée *le Phare de Cordouan* ; de nombreuses mentions dans divers autres concours ; enfin la primevère d'argent qui lui fut décernée au printemps de 1882 par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, lui furent autant de précieux encouragements.

Avec quelle joie candide elle rapporta cette fleur, que sa gracieuse ballade, *la Belle au Bois dormant*, avait si bien méritée ! Elle était allée à Toulouse avec son père, pour assister, le 3 mai 1882, à la fête des Jeux floraux et recevoir sa primevère ; au retour, elle racontait avec émotion l'accueil sympathique qui lui avait été fait ; mais on n'avait pu la décider à lire elle-même, conformément à l'usage, la pièce couronnée, en présence de quelques centaines de personnes assemblées : « Je n'aurais jamais pu, me disait-elle, m'entendre lire devant tant de monde. » Un des mainteneurs fit la lecture, qui fut saluée d'applaudissements unanimes.

On sait de quel prix sont ces premiers succès pour un vrai talent : funestes à la médiocrité vaniteuse, ils fortifient et stimulent le mérite réel.

Ce sont là les « évènements » de sa vie. Mais un trait saillant de son caractère, c'est qu'au milieu de ces innocentes joies qu'elle recherchait avec ardeur, elle demeurait d'une extrême simplicité, et de même qu'elle acceptait la critique avec empressement, elle souffrait les éloges sans en tirer d'orgueil. On sentait que pour cette nature d'une si rare énergie et d'un si vif essor, tout concours ouvert était comme un défi porté à son talent et qu'il relevait avec une joyeuse bravoure : il s'agissait pour elle, non de conquérir des trophées et de s'en faire

gloire, mais de se mesurer avec les difficultés et de les vaincre.

Elle vivait et pensait par elle-même, et non, comme sont enclins à le faire ceux qui lisent beaucoup, par le moyen d'autrui. Ce trait — le plus original peut-être de sa physionomie, celui par lequel elle fut vraiment poète — mérite qu'on y insiste. Elle a, littérairement et humainement parlant, plus donné qu'elle n'a reçu ou pour mieux dire, elle recevait, non des hommes, mais de plus haut, par cette intuition supérieure qui, dans un autre domaine, s'appelle la foi et qui est la « démonstration des choses qu'on ne voit point ». J'ai vu sa bibliothèque : elle était fort mince. Bien qu'Alice de Chambrier fût ce qu'on nomme une personne instruite, ses lectures n'étaient pas étendues. Quelques livres d'histoire, quelques revues, trois ou quatre volumes de Victor Hugo, particulièrement *la Légende des siècles*... voilà tout. Aussi n'a-t-elle, à proprement parler, imité personne dans ses vers ; elle s'y montre elle-même ; il est rare qu'on y trouve ces empreintes facilement reconnaissables et ces réminiscences qui trahissent chez les débutants le commerce des maîtres préférés. Sa poésie, avec sa pensée naïvement hardie et la fermeté large et parfois superbe de sa forme, est bien à elle et ne rappelle distinctement,

soit par ses défauts, soit par ses qualités, la manière d'aucun des poètes contemporains. Cependant, si elle eut, en dehors de son propre rêve, un idéal poétique, ce fut bien Victor Hugo, dont elle aimait par-dessus tout les conceptions gigantesques et le lyrisme éblouissant.

Cette vie si simple, si consacrée à tout ce qui est beau, se partageait entre la ville et la campagne. À Neuchâtel, la jeune fille travaille sans relâche, ce qui ne l'empêche pas de prendre part, avec tout l'entrain de son âge, aux plaisirs d'une société où chacun l'aime pour sa gentillesse et son enjouement ; à Bevaix, durant les longs jours d'été, elle donne son temps à l'étude, à la promenade, aux occupations rustiques. C'est qu'en effet elle ne se laissait point absorber par le talent dont elle était douée ; il importe même de le dire, pour prévenir toute méprise : elle n'avait rien de ce qui rend facilement désagréable la femme auteur, aucun étalage de ses prédilections, aucun ton de supériorité, point d'airs revêches ou penchés, point de pose enfin ; rien que bonhomie et bienveillance pour tous. Elle comprenait que la poésie est dans les choses, et non dans l'intelligence du poète, laquelle n'est bonne qu'à ordonner, en s'effaçant le plus possible, les éléments qu'elle recueille et les

impressions qu'a provoquées le beau dans l'âme qui le perçoit.

Très réservée, en paroles comme dans ses écrits, sur tout ce qui touche à la religion, elle possédait cette piété active et pratique dont la manifestation est la charité. Elle avait reçu l'instruction religieuse de M. le pasteur Du Bois, pour lequel elle conservait une vive affection, qui s'est montrée jusque sur son lit de mort. Mais son christianisme était tout intime et sans phrases ; il se contentait des actes, qui seront toujours la plus persuasive des prédications. Je ne l'ai jamais entendue médire ni se moquer. Son bonheur était de soulager quelque souffrance à laquelle elle apportait discrètement sa sympathie. On la plaisantait dans son entourage sur son âpreté au gain : elle encaissait avec tant de ponctualité l'argent mignon que lui rapportaient ses petits succès poétiques et les vers publiés çà et là dans divers recueils ! Tout s'expliqua lorsqu'on trouva son « livre de pauvres » tenu par Doit et Avoir, indiquant d'un côté les recettes de la poésie et de l'autre les dépenses de la charité. La dernière visite qu'elle ait faite, quatre jours avant de succomber au mal qui l'a emportée, fut une visite à une pauvre femme malade ; on ne l'apprit qu'après sa mort. Ses parents même ont ignoré de son vivant tel trait de



dévouement qui, si je le racontais, m'autoriserait à employer le mot d'héroïsme et où elle trouvait des jouissances plus profondes que dans les beaux alexandrins aux rimes sonores. Pour les belles âmes, le dévouement est de la poésie en action.

Les pauvres, les malades, les déshérités entraient, si j'ose dire ainsi dans ses combinaisons d'avenir. Elle aimait à se représenter — étrange et rare caprice chez une jeune fille ! — qu'elle ne se marierait pas ; d'avance elle arrangeait son existence de demoiselle : elle devenait châtelaine de l'abbaye de Bevaix, restaurée par ses soins ; de sa vie elle faisait deux parts, l'une pour la poésie, l'autre pour la charité ; elle serait la providence du pays, la bonne dame aimée de tous, chevauchant à travers la campagne pour la couvrir de ses bienfaits... Innocente rêverie ! Il est à penser que sa vie eût pris un tout autre cours ; mais ce rêve, si noble et gracieux dans son invraisemblance, cette chimère d'une âme de jeune fille à la fois tendre et forte, m'a paru bien propre à la faire connaître, à la faire aimer.

Et si je voulais la surprendre dans la vie de tous les jours, que de traits touchants viendraient compléter et embellir mon récit ! Nous la verrions, bonne et serviable pour tous ceux qui l'entouraient, parents et serviteurs ; apprenant le latin avec ses jeunes frères pour pouvoir mieux les aider dans

leurs études ; s'intéressant aux travaux de son père et l'enveloppant d'une tendresse de tous les instants... Mais il ne m'appartient pas de réveiller tant de souvenirs intimes et douloureusement précieux. On attend plutôt de moi que je parle de l'œuvre laissé par notre poète.

(...)